

ISLL Papers

**The Online Collection of the
Italian Society for Law and Literature**

Vol. 18 / 2025

ISLL Papers

The Online Collection of the Italian Society for Law and Literature

<http://www.lawandliterature.org/index.php?channel=PAPERS>



ISSN 2035-553X

Vol. 18/2025

Ed. by ISLL Coordinators
C. Faralli & M.P. Mittica

ISBN – 9788854971844

DOI - 10.6092/unibo/amsacta/8191



Il ventre delle città. Esperimenti legislativi, pianificazione urbana e suggestioni letterarie nel Secolo borghese

Gustavo Adolfo Nobile Mattei*

Abstract: [*The underbelly of cities. Legislative experiments, urban planning and literary suggestions in the Bourgeois Century*]. In 1884, the city of Naples was struck by a tragic cholera epidemic. The disease brought to the fore all the atavistic ills of the center: lack of running water, lack of an adequate sewage system, and overcrowding. Capable of vividly describing the conditions of the Neapolitan plebeians, Matilde Serao's prose is recognized as a masterpiece of verist literature. It photographs the human misery and, at the same time, the problems associated with an ambitious building redevelopment pursued through exceptional legal instruments. The exemplarity of the Neapolitan case, however, should not make us forget that similar housing and social emergencies - with subsequent building speculation - had already been addressed in Haussmann's Paris. In the same decades, other Italian cities adopted regulatory plans that served as a premise for a transformation of the traditional urban fabric.

Key words: town planning; emergency legislation; cholera; 19th century.

1. *La nouvelle Paris*: rivoluzionare una capitale

In principio furono Londra (*Fires Prevention Act* del 1774) e Parigi (*Déclaration du Roi* del 1783): e non potevano che essere le capitali della Rivoluzione industriale i centri da cui si sarebbe irradiata una concezione innovativa, destinata ad imporsi come modello urbanistico nel corso dell'Ottocento (Benevolo 2010). Ripensare il tessuto edilizio per rigenerare il tessuto sociale e, soprattutto, per dare forma a quella massa mostruosa – e in fondo sconosciuta – che viveva nell'abisso della miseria e dell'abiezione: la *populace* (Chevalier 1976).

* Ricercatore presso l'Alma Mater – Università di Bologna (gustavo.nobilemattei@unibo.it). Il presente articolo nasce dalle lezioni preparate per il corso di *History of Law and Cultural Heritage*, tenuto a Verona nell'anno accademico 2022/2023. Sento l'obbligo di ringraziare il prof. Giovanni Rossi per questa opportunità, che mi ha spinto ad approfondire temi così distanti dai miei consueti interessi, schiudendomi nuove prospettive. Tutte le immagini riprodotte in appendice sono tratte da Internet.

L'idea s'era fatta strada, ai primordi della Modernità, tra le pagine degli utopisti e nei trattati di architettura: all'uomo dei tempi futuri doveva corrispondere uno spazio pianificato secondo criteri razionali (Kruft 1990; Ambrosio 2021). La città medievale s'era stratificata adattandosi alla contingenza: le condizioni di un territorio più o meno accidentato avevano fatto i conti con le esigenze di un'epoca burrascosa (fig. 1). Apparentemente caotica, rifletteva uno sviluppo storico. La città futuribile, al contrario, s'imponeva come progetto: frutto di un paradigma astratto, sfidava l'orografia ed era pronta a rimuovere le scorie del passato in nome dell'efficienza. Immediato il parallelo con l'ideologia della codificazione, che ripensava la società attraverso un diritto finalmente lineare (Tarello 1976). Ancor prima che scoccasse l'ora della *Révolution*, Louis-Sebastien Mercier aveva predetto una Parigi dove il governo della ragione avrebbe prodotto, contestualmente, il rinnovamento edilizio e l'integrità dei cittadini.

Je continuai ma curieuse promenade (...) Chaque coin de rue m'offroit une belle fontaine, qui laissoit couler une eau pure et transparente: elle retomboit d'une coquille de nappe d'argent, et son crystal donnoit envie d'y boire. Cette coquille présentoit à chaque passant une tasse salutaire. Cette eau couloit dans le ruisseau toujours limpide, et lavoit abondamment le pavé (...) Voyez comme toutes ces maisons sont fournies de la chose la plus nécessaire et la plus utile à la vie. Quelle propreté! quelle fraîcheur en résulte dans l'air! Regardez ces bâtimens commodes, élégans. On ne construit plus de ces cheminées funestes, dont la ruine menaçoit chaque passant. Les toits n'ont plus cette pente gothique qui, au moindre vent faisoit glisser les tuiles dans les rues les plus fréquentées (...) Il vous étoit plus facile de tourmenter le coupable et le malheureux, que de prévenir le désordre et la misère. Votre violence barbare n'a fait qu'endurcir les cœurs criminels; vous y avez fait entrer le désespoir. Et qu'avez-vous recueilli? Des larmes, des cris de rage, et des malédictions. Vous sembliez avoir modelé vos maisons de force sur cet horrible séjour que vous nommiez l'enfer, où des ministres de douleur accumuloient les tortures pour le plaisir affreux d'imprimer un long supplice à des êtres sensibles et plaintifs (...) on ne savoit pas même de votre tems faire travailler les mendians; toute la science de votre gouvernement consistoit à les enfermer et à les faire mourir de faim. Ces malheureux expirans d'une mort lente dans un coin du royaume, ont cependant fait parvenir jusqu'à nous leurs gémissemens: nous n'avons point dédaigné leurs obscures clameurs; elles ont percé l'intervalle de sept siècles: et cette basse tyrannie suffit à en révéler mille autres (Mercier 1774: 38-39 e 43-44).

Sullo sfondo della città trasfigurata, le rovine di Versailles e della monarchia assoluta (Rossi 2021).

Per ridisegnare una capitale ancora solcata da un labirinto di vicoli, cortili e case addossate (fig. 2), la legge del 16 settembre 1807 aveva introdotto la *servitude d'alignement* per le villes superiori a 2000 abitanti: sul proprietario che volesse ristrutturare un fabbricato gravava l'onere di arretrarlo lungo una linea ideale, tracciata d'autorità per fare spazio ad arterie più larghe.

Le désir de donner à nos routes et aux rues de nos cités, une direction plus commode, un aspect plus régulier et plus agréable, une largeur plus uniforme, a fait établir que les constructions sur la voie publique ne pourraient avoir lieu qu'après avoir obtenu de l'autorité administrative l'indication de l'alignement à suivre dans ces constructions, à peine de 500 livres d'amende de démolition des ouvrages faits et de confiscation des matériaux (...) L'obligation d'obtenir cette autorisation

constitue, pour les propriétaires, une servitude établie pour cause d'utilité publique (...) Mais lorsque l'alignement donné par l'administration oblige un propriétaire à reculer sa construction en deçà des limites de sa propriété, et à laisser libre une partie de terrain qui doit servir à l'agrandissement de la voie publique, cette décision entraîne, pour ce propriétaire, la nécessité de faire l'abandon de ce terrain à la voie publique, ce qui constitue une expropriation; mais comme cette expropriation n'a pas besoin d'être prononcée, c'est une expropriation tacite (Delalleau 1833: 352-353).

Si trattava di un *maquillage* e, presto, il meccanismo rivelò tutti i suoi limiti (Roncayolo 1989; Pinon 1996). Nonostante l'art. 50 prevedesse un «droit à l'indemnité (...) pour la valeur du terrain délaissé», i privati preferirono lasciar deperire gli immobili piuttosto che demolire la facciata e perdere cubatura. Peraltro, l'obiettivo si sarebbe potuto raggiungere solo qualora tutti gli immobili prospicienti una strada fossero stati ritoccati: circostanza che si verificò piuttosto di rado, causando come effetto indesiderato l'apertura di rientranze che resero ancor più disomogeneo l'asse viario. Del resto, la pubblica amministrazione non poteva espropriare solo la porzione di suo interesse: ai sensi dell'art. 51, «des maisons et bâtiments dont il serait nécessaire de faire démolir et d'enlever une portion, pour cause d'utilité publique légalement reconnue, seront acquis en entier si le propriétaire l'exige». Ciononostante, sul piano del contenzioso, il legislatore napoleonico si era dimostrato ben poco garantista nei confronti dei proprietari. A pronunciarsi su eventuali reclami sarebbe stato il Consiglio di Stato, previo parere del Ministero dell'Interno: gli stessi soggetti che l'art. 52 chiamava ad approvare il piano di allineamento predisposto dal comune (Lacchè 1995: 59-63 e 545-638).

In quegli anni, l'economia classica insegnava che gli stanziamenti per strade e canali non costituiscono *consommation des richesses*, ma spese produttive che ingenerano ricchezza: il miglioramento delle comunicazioni, infatti, agevola i commerci ed abbatte i costi.

Les routes et les canaux sont des établissemens publics très-dispendieux, même dans les pays où ils sont établis judicieusement et avec économie. Néanmoins il est probable que le service qu'entire la société excède, dans la plupart des cas, de beaucoup la dépense annuelle qu'ils lui causent. Pour s'en convaincre, il faut se reporter à ce que j'ai dit de la production de valeur due uniquement à l'industrie commerciale, au transport opéré d'un lieu dans un autre, et du principe que tout ce qui est épargné sur les frais de production est un profit pour le consommateur (Say 1819: 323).

Ciò non significa autorizzare una spesa pubblica indiscriminata. Say, anzi, si opponeva frontalmente a quella politica di *embellissement* che rappresentava il vezzo di Bonaparte (Tedeschi – Rabreau 2012) (fig. 3).

Quant aux édifices publics sans utilité, comme les palais, les arcs de triomphe, les colonnes monumentales, c'est le luxe des nations. Il n'est pas plus excusable que celui des particuliers. La satisfaction creuse qu'en retire la vanité d'un peuple ou d'un prince, ne balance pas les frais, et trop souvent les larmes qu'ils ont coûtés (Say 1819: 324).

La questione sociale, in queste parole, sembra assente. Doveva giungere il Secondo Impero, con un sovrano politicamente autoritario ma sensibile al problema della povertà e all'emergenza abitativa di una città che moltiplicava i suoi abitanti: 546000 nel

1801, 1053262 nel 1851, 2714068 nel 1901. Le campagne continuavano a svuotarsi, complice la trasformazione dell'assetto fondiario scaturita dall'abolizione dei diritti feudali e dalla nazionalizzazione dei beni ecclesiastici (1789); la Capitale, protagonista dello sviluppo industriale, prometteva una diversa – e più penosa – occupazione (Meriggi 2002). Alla demografia esponenziale seguiva l'esigenza di garantire lo *standard* igienico; ma era anche questione di controllare meglio una città in continuo fermento. Strade tortuose significava barricate; viali ampi e diritti voleva dire muovere meglio le truppe, caricare gli insorti – e perché no? – cannoneggiare.

Ma il progetto, occorre riconoscerlo, dichiarava motivazioni generose ed obiettivi decisamente ambiziosi. Lo Stato dirigista di Napoleone III avrebbe dato avvio al processo di rinnovamento, aggirando l'inerzia dei proprietari. A determinate condizioni, il decreto del 26 marzo 1852 *relatif aux rues de Paris* concedeva la facoltà di espropriare non soltanto i suoli direttamente interessati alla costruzione di una strada – come già prevedeva la legge del 3 maggio 1841 *sur l'expropriation pour cause d'utilité publique* – ma anche l'area adiacente (art. 2). Da questo punto di vista, il decreto potenziava quanto previsto dalla legge del 18 aprile 1850 *relative à l'assainissement des logements insalubres*. Ne risultava la possibilità di un intervento incisivo ma anche un favor per la ricomposizione delle particelle e l'innalzamento di fabbricati di maggior volume. (Lacchè 1995: 202-215 e 218-239). I risultati sarebbero stati più immediati rispetto alla *servitude d'alignement* ma inevitabilmente gravosi, giacché il meccanismo spostava i costi dal privato all'amministrazione. Espropriare, demolire, assicurare l'urbanizzazione primaria fornendo acqua, fognie, gas: tutto questo spettava al pubblico, che chiedeva denaro – tanto denaro – alla banca e ne recuperava rivendendo i lotti a costruttori privati. Costoro erano però vincolati ad osservare criteri predefiniti, che finivano per regolamentare perfino l'estetica degli immobili determinando una normalizzazione decorosa ma, forse, alquanto monotona (fig. 4).

Mentre spariva per sempre gran parte dell'Île de la Cité, stava sorgendo la città ordinata ed elegante di Georges Eugène Haussmann, vero artefice del progetto; la città ai cui clichés borghesi un oscuro viaggiatore avrebbe riservato, nel 1863, una satira pungente (Dostoevskij 2013). Una metropoli che, avendo bisogno di spazi, fagocitava i comuni limitrofi, annessi nel 1859 col decreto del 9 febbraio e la successiva legge del 16 giugno (fig. 5). Così argomentava il Prefetto della Senna davanti al Consiglio municipale, in una memoria che traspira *grandeur* e fede nel progresso:

En effet, la capitale de tout grand empire représente fidèlement, par ses alternatives de grandeur et de décroissance, les vicissitudes de la nation qui l'a formée. Qu'une ville fondée, comme l'antique Lutèce, sur un sol riche en matériaux divers, au confluent de deux rivières arrosant des vallées fertiles et formant par leur réunion une voie fluviale importante, devienne le séjour permanent des chefs d'un peuple actif autant que brave, industriel autant que spirituel, cette ville grandira, par une conséquence inévitable, non-seulement en proportion des accroissements du territoire et de la population dont elle sera le centre, mais encore et surtout en proportion de la force du lien qui unira toutes les parties de ce territoire, tous les groupes de cette population (...) L'accumulation des habitants fera d'ailleurs naître mille industries, et commandera chaque jour, dans l'état matériel de la ville, dans sa police dans l'organisation de ses services municipaux, des améliorations nouvelles, qui en rendront le séjour plus désirable. Ainsi, la multitude appellera la multitude, et le développement progressif ne s'arrêtera que lorsque la nation cessera de croître elle-même en autorité, en civilisation et en richesse (Haussmann 1859: 21-22).

Fu disposto il livellamento delle strade (art. 3) – che potevano raggiungere l'incredibile larghezza di 30 metri – e l'obbligo di allacciamento alle fogne (art. 6); venne introdotto l'obbligo di rinfrescare le facciate ogni 10 anni (art. 5). Prendeva forma la Parigi dei *boulevards*, delle *avenues*, dell'*Opéra*: la Parigi che vediamo oggi e che, già allora, finiva paradossalmente per emarginare negli arrondissement più esterni proprio quel proletariato che si voleva salvare dalle case malsane della città medievale (fig. 6). Era l'effetto di una speculazione selvaggia che avvantaggiò le imprese e che, d'altra parte, lasciò nella casse pubbliche un ammanco di 1 miliardo e mezzo di franchi (Jordan 1995; Carmona 2000; Pinon 2018; McAuliffe 2020). Ne risultò, comunque, una trasformazione epocale. E forse, oggi, ci sembrerebbe impossibile pensare a una Parigi senza gli ormai tipici balconi, le mansarde e i tetti in ardesia 'stile Haussmann' (Pinon 2002).

Eppure, ogni rivoluzione urbanistica lascia dietro di sé gli orfani della città perduta. La forma dei luoghi non è soltanto pietra e cemento: è impastata di storia umana, di emozioni e di ricordi. Fuoriuscito per motivi politici, Victor Hugo mescolò la nostalgia dell'esule al rimpianto per il volto della città-madre, così sfigurato da non essere riconoscibile.

Voilà bien des années déjà que l'auteur de ce livre, forcé, à regret, de parler de lui, est absent de Paris. Depuis qu'il l'a quitté, Paris s'est transformé. Une ville nouvelle a surgi qui lui est en quelque sorte inconnue. Il n'a pas besoin de dire qu'il aime Paris; Paris est la ville natale de son esprit. Par suite des démolitions et des reconstructions, le Paris de sa jeunesse, ce Paris qu'il a religieusement emporté dans sa mémoire, est à cette heure un Paris d'autrefois. Qu'on lui permette de parler de ce Paris-là comme s'il existait encore. Il est possible que là où l'auteur va conduire les lecteurs en disant: «Dans telle rue il y a telle maison», il n'y ait plus aujourd'hui ni maison ni rue. Les lecteurs vérifieront, s'ils veulent en prendre la peine. Quant à lui, il ignore le Paris nouveau, et il écrit avec le Paris ancien devant les yeux dans une illusion qui lui est précieuse. C'est une douceur pour lui de rêver qu'il reste derrière lui quelque chose de ce qu'il voyait quand il était dans son pays, et que tout ne s'est pas évanoui. Tant qu'on va et vient dans le pays natal, on s' imagine que ces rues vous sont indifférentes, que ces fenêtres, ces toits et ces portes ne vous sont de rien, que ces murs vous sont étrangers, que ces arbres sont les premiers arbres venus, que ces maisons où l'on n'entre pas vous sont inutiles, que ces pavés où l'on marche sont des pierres. Plus tard, quand on n'y est plus, on s'aperçoit que ces rues vous sont chères, que ces toits, ces fenêtres et ces portes vous manquent, que ces murailles vous sont nécessaires, que ces arbres sont vos bien-aimés, que ces maisons où l'on n'entrait pas on y entrait tous les jours, et qu'on a laissé de ses entrailles, de son sang et de son cœur dans ces pavés. Tous ces lieux qu'on ne voit plus, qu'on ne reverra jamais peut-être, et dont on a gardé l'image, prennent un charme douloureux, vous reviennent avec la mélancolie d'une apparition, vous font la terre sainte visible, et sont, pour ainsi dire, la forme même de la France; et on les aime et on les évoque tels qu'ils sont, tels qu'ils étaient, et l'on s'y obstine, et l'on n'y veut rien changer, car on tient à la figure de la patrie comme au visage de sa mère (Hugo 1862: IV, 3-5).

Sulla scena di *Les misérables*, truffatori, monelli e sediziosi affollano la Parigi che non c'è più, demolita dai colpi del piccone. Ciò che resta è lo spaesamento, la difficoltà psicologica di riadattarsi ad un contesto, alterato, che percepiamo estraneo (fig. 7).

2. L'Italia dei piani regolatori: 1865-1889

In Italia, la febbre edilizia arrivò con un po' di ritardo. Fondamentale fu la legge n. 2359 del 25 giugno 1865, che regolava l'espropriazione immobiliare stabilendo un limite a quel diritto di proprietà che l'art. 29 dello Statuto dichiarava «inviolabile» e l'art. 436 del Codice Pisanelli «assoluto». L'effetto traslativo scaturiva da un decreto prefettizio (art. 50) ma questo veniva emesso solo in seguito a una dichiarazione di pubblica utilità circa un'opera che lo Stato, le province, i comuni e finanche i privati intendevano realizzare (art. 2). In capo al proprietario residuava un margine di manovra risibile: qualora avesse rifiutato l'indennità offerta dal promovente, la somma sarebbe stata determinata dai periti scelti dal tribunale, i quali avrebbero stimato il «giusto prezzo» parametrandolo al valore di mercato (artt. 24, 32, 39 e 40). Tra i motivi espressamente previsti per un esproprio, spiccava la salvaguardia del patrimonio culturale.

Ogni monumento storico o di antichità nazionale che abbia la natura d'immobile, e la cui conservazione pericolasse continuando ad essere posseduto da qualche corpo morale o da un privato cittadino, può essere acquistato dallo Stato, dalle Province e dai Comuni in via di espropriazione per causa di pubblica utilità (art. 83).

È il caso di ricordare che, nonostante una significativa legislazione preunitaria, l'ordinamento del giovane regno presentava un desolante vuoto di tutela per quanto attiene i beni culturali: conseguenza di una controversa unificazione legislativa ma anche di una precisa ostilità liberale (Mirri 2007: 44-53; Volpe 2013: 59-78 e, soprattutto, Fusar Poli 2006). Il valore di questa disposizione venne puntualmente colta da Edoardo Martino, nel suo commentario alla legge n. 2359:

Avrebbe potuto dubitare se la facoltà attribuita all'amministrazione di espropriare per l'esecuzione di opere pubbliche si potesse estendere ai monumenti storici e nazionali a solo fine di conservarli. Ma di quant'onta non si covrirebbe un popolo civile che assistesse indifferente spettatore alla distruzione che il tempo od una mano avara venissero arrecando alle sue preziose memorie? (Martino 1869: 178).

La medesima legge introduceva, per i comuni superiori a 10000 abitanti, la facoltà di adottare un piano regolatore «per causa di pubblico vantaggio determinata da attuale bisogno di provvedere alla salubrità ed alle necessarie comunicazioni»; in esso sarebbero state «tracciate le linee da osservarsi nella ricostruzione di quella parte dell'abitato in cui sia da rimediare alla viziosa disposizione degli edifici» (art. 86).

L'iniziativa spettava al sindaco, l'adozione era compito del consiglio comunale, l'approvazione avveniva con regio decreto su proposta del ministro dei lavori pubblici; lungo tutto l'iter dovevano essere coinvolti altri organi consultivi (art. 87). Una volta entrato in vigore, i proprietari «volendo far nuove costruzioni o riedificare o modificare quelle esistenti» son tenuti ad uniformarsi ai criteri fissati dal piano (art. 89); d'altro canto, «l'approvazione del piano regolatore equivale ad una dichiarazione di pubblica utilità, e potrà dar luogo alle espropriazioni delle proprietà nel medesimo comprese» (art. 92). È degno di nota che l'art. 22 ricomprendesse nelle aree espropriabili «non solo i beni indispensabili alla esecuzione dell'opera pubblica, ma anche quelli attigui»: ciò significava moltiplicare le possibilità d'intervento. Il nesso con l'esperienza francese non sfuggiva alla dottrina:

I comuni e le città hanno avuto generalmente origini assai povere che rimontano all'infanzia della società; i più di essi essendo cominciati da piccole borgate che formavansi per un ristretto numero di uomini addetti alla coltura di una certa estensione di terreni. In prosieguo con l'aumentarsi delle popolazioni e de' bisogni quei primitivi gruppi di casolari andavano man mano ampliandosi per l'aggiunzione di nuovi fabbricati: sicché nel corso dei secoli divenivano comuni e città più o men grandi tra cui erano le capitali di provincie e di Stati. Per effetto di questa loro povera origine e della lentezza e contingenza del loro progressivo sviluppo nonché per la inciviltà dei tempi passati, i comuni presentano generalmente una pianta di fabbricato molto irregolare, emersa dal mero azzardo senza alcun piano preconcelto; dappoiché tanto nella primitiva loro fondazione che nei successivi ampliamenti, la semplicità dei costumi non consentiva che le autorità governative se ne ingerissero per soggettare le nuove costruzioni alle esigenze del bene pubblico; il perché ciascuno individuo edificando, secondo il proprio criterio, formavansi progressivamente strade strette e tortuose, edifici informi, o angusti, o fuori luogo, o scarse al bisogno, ed altre sconcezze, donde derivavano deformità generale dei fabbricati, impedimento al libero traffico, e danno alla igiene pubblica, per difetto di circolazione d'aria e di luce, che son gli elementi della vita. Il progresso però dei lumi e della civiltà menava ad una radicale riforma di questo stato di cose; i municipi comprendevano la necessità di soggettare le singole costruzioni a regolamenti edilizi, intesi a coordinare gl'interessi privati con i pubblici, a tutelare la pubblica salute, ed a promuovere in vari modi il miglioramento ed il decoro delle città (...) Non potendo tutto demolirsi, e ricostruir da capo, come per vero spessissimo bisognerebbe, conviene fare il meglio che si possa: cioè, stabilire su di una pianta della città tutt'i miglioramenti d'apportarsi progressivamente e con l'andare del tempo, nella parte antica: consistente generalmente in allineamenti ed allargamenti delle principali strade (...) Questo sistema veniva adottato, in Francia fin dal primo impero, pel miglioramento della città di Parigi, ove per ciò osservasi lungo le strade uno alternare continuo di linee sporgenti e rientranti, cioè, delle parti vecchie e nuove; ciò che per vero produce un effetto non grato alla vista, nè esente da inconvenienti; ma si comprende non è questo che uno stato di cose transitorio (...) Nondimeno in questi ultimi tempi, sotto il secondo impero, varie nuove strade larghe e dritte sonosi aperte, come arterie di circolazione in diverse direzioni traversando le parti più deformi e insalubri dell'antica città, che è stata quindi grandemente bonificata (Martino 1869: 179-181).

All'apprezzamento per le opere che stavano riconfigurando il centro di Parigi, l'Autore faceva seguire le lodi per i nuovi quartieri londinesi, vero e proprio modello per ogni progetto di espansione urbana. Invero, accanto al piano regolatore edilizio per l'esistente, la legge n. 2359 contemplava la possibilità di adottare un piano di ampliamento «in cui siano tracciate le norme da osservarsi nella edificazione di nuovi edifici, a fine di provvedere alla salubrità dell'abitato, ed alla più sicura, comoda e decorosa sua disposizione» (art. 93). Nello specifico, si rimandava alla disciplina prevista per l'approvazione dei piani regolatori. Per entrambi, la procedura si mostrava farraginoso e, comunque, facoltativa: ciò spiega il ritardo con cui le città italiane procedettero in questa direzione.

Bisognerà aspettare gli anni '80 per l'approvazione del Piano Viviani per Roma (1883) e del Piano Beruto per Milano (1889), entrambi oggetto di lunghi studi e ripensamenti (Cuccia 1991; Boriani – Rossari – Rozzi 1992; Oliva 2002; Bocquet 2013). Tutti questi progetti si caratterizzavano per un'impostazione 'francese', ispirata a principi di simmetria e regolarità. Traverse ortogonali, ma anche viali spaziosi ed alberati che con-

sentivano di attraversare rapidamente il centro o, piuttosto, di girarci intorno. Abbattute le mura, che da tempo apparivano come relitti ingombranti, sorgevano le moderne circonvallazioni; l'esempio era stato fornito da Vienna, con la *Ringstraße* (1857-1865), mentre Parigi, ancora sotto Luigi Filippo, aveva preferito ampliare l'anello fortificato (la contestata *Enceinte de Thiers* del 1841-1844). Scompariva la distinzione – anche giuridica – tra città e contado; il centro urbano cominciava a sfumare, senza contorni precisi, nella periferia. La trasformazione coinvolgeva tanto i nuovi quartieri quanto il nucleo originario: un'architettura grandiosa, eclettica ma non priva di retorica s'incisò finanche nel cuore della città medievale e moderna, sbarazzandosi di quanto appariva confuso e spregevole. Eppure, nello stesso anno in cui a Milano entrava in vigore il piano regolatore, Camillo Sitte pubblicava *Der Städtebau nach seinen Künstlerischen Grundsätzen*, l'architetto viennese, che avrebbe lasciato il segno in diverse località della Mitteleuropa asburgica, riabilitava l'estetica del tessuto urbano medievale, opponendosi al razionalismo imperante e alla dissociazione tra progettazione urbanistica e genio artistico (Wieczorek 1994).

Die alten Städte waren hier dieser schönen Natur nachgebildet, und auch sie wirkten auf das Gemüth der Menschen mit sanfter, unwiderstehlicher Gewalt in demselben Sinne. Schwerlich wird Jemand dieser Annahme einer so starken Einwirkung der äusseren Umgebung auf das menschliche Gemüth widersprechen, der selbst einmal die Schönheit einer antiken Stadt sich lebhaft versinnlicht hat (...) An einer solchen Stelle begreifen wir auch die Worte des Aristoteles, der alle Grundsätze des Städtebaues dahin zusammenfasst, dass eine Stadt so gebaut sein solle, um die Menschen sicher und zugleich glücklich zu machen. Zur Verwirklichung des letzteren dürfte der Städtebau nicht blos eine technische Frage, sondern müsste im eigentlichsten und höchsten Sinne eine Kunstfrage sein. Das war er auch im Alterthume, im Mittelalter, in der Renaissance, überall da, wo überhaupt die Künste gepflegt wurden. Nur in unserem mathematischen Jahrhundert sind Stadterweiterungen und Städteanlagen beinahe eine rein technische Angelegenheit geworden, und so scheint es denn wichtig, wieder einmal darauf hinzuweisen, dass hiemit nur die eine Seite des Problems zur Lösung käme, und dass die andere Seite, die künstlerische, von mindestens ebenso grosser Wichtigkeit wäre (...) Erschreckend arm geworden ist der moderne Städtebauer an Motiven seiner Kunst. Die schnurgerade Häuserflucht, der würfelförmige «Baublock» ist Alles, was er dem Reichthume der Vergangenheit entgegenzusetzen vermag (...) Moderne Systeme! – Jawohl! Streng systematisch Alles anzufassen und nicht um Haaresbreite von der einmal aufgestellten, Schablone abzuweichen bis der Genius todtgequält und alle lebensfreudige Empfindung im System erstickt ist, das ist das Zeichen unserer Zeit (Sitte 1889: 1-2, 89 e 97).

Tale insegnamento, largamente diffuso in area tedesca ed inglese, avrebbe ispirato il Piano Henrici di Monaco (1893).

In quegli anni si andava completando la seconda tranche di quei lavori che dovevano ridefinire l'urbanistica fiorentina. Nel complesso, gli interventi non avrebbero compromesso l'immagine di un centro dove l'eredità comunale e medicea restava visibile; eppure, persino la facciata di Santa Maria del Fiore fu oggetto di un completamento assai controverso che tradì l'originale impostazione arnolfiana (1887). Firenze, capitale dal 1865 al 1871, era stata la prima città del Regno a dotarsi di un piano regolatore (il Piano Poggi era pronto già a febbraio 1865, prim'ancora che venisse approvata la legge n. 2359). Il trasferimento della corte e dei ministeri, benché apparisse provvisorio, poneva nuove esigenze per una realtà ancora stretta nelle sue mura, dentro le quali – come in

tutte le città di una volta – buona parte degli spazi risultavano occupati da orti, giardini e strutture conventuali. L'afflusso di una borghesia benestante, legata in modo più o meno diretto all'amministrazione statale, suggeriva la necessità di costruire nuovi quartieri: ma lo spazio risultava insufficiente. Appena fuori la cinta, si estendevano i sei comuni sparsi – ma popolosi – di Pellegrino, Fiesole, Rovezzano, Bagno a Ripoli, Galluzzo e Legnaia: come già avvenuto a Parigi, si decise di sopprimerne alcuni e mutarne altri (R.D. n. 2412 del 26 luglio 1865).

Il progetto dell'architetto Paolo Poggi (fig. 8) si confrontò con tre problematiche fondamentali: risolvere la questione abitativa; difendere la città dalle piene dell'Arno; conferire alla capitale un volto solenne. Si stabilì l'abbattimento della cinta muraria, sostituita nel quadrante settentrionale da viali di circumpollazione ampi ed alberati, cerniera tra il centro ed i nuovi quartieri borghesi. Le antiche porte vennero perlopiù risparmiate, ma ritrovandosi al centro di ampie piazze da cui si sarebbero diramate le nuove strade (fig. 9). A sud del fiume, da Ponte San Niccolò a Porta Romana, l'orografia impose la realizzazione del Viale dei Colli e di Piazzale Michelangelo: un tragitto panoramico ed esteticamente azzeccato, ma certamente meno funzionale dell'altro (Borsi 1970; Fei 1971). In centro, il mercato fu spostato nell'attuale struttura di San Lorenzo (1874), opera di quel Giuseppe Mengoni che aveva firmato la Galleria di Milano (Panattoni 2021).

Trasferita la capitale a Roma, il fervore edilizio si arrestò per qualche anno, per poi riprendere negli anni Ottanta (Fei 1977). Nel 1881 il giornalista Jarro, uomo di spicco della cultura fiorentina, intraprese una polemica giornalistica incentrata sullo squallore in cui versava lo spazio, centralissimo, del Mercato Vecchio (fig. 10).

Firenze suol esser chiamata bella, gentile, città dei sorrisi e de' fiori; ma nessuno penserebbe che qui sono così putride cloache nelle quali si ammassano esseri umani; fiori che spuntano soltanto da immondezze, e che avvelenano. Abbiamo luoghi remoti, sordidi, scuri, dove la pianta uomo nasce, sviluppa, vigoreggia attossicata, senza sole, e in aria infetta... abbiamo quasi una piccola città entro la grande città ove le anime si perdono, spente della luce morale; luce di fede, di rettitudine, d'amore (Jarro 1884: 6).

Quella zona coincideva con l'area del foro romano; già adibita a piazza ai tempi di Cosimo I, era stata progressivamente occupata da piccole costruzioni residenziali e locali adibiti allo scambio. La denuncia suscitò l'indignazione dell'opinione pubblica ed il comune commissionò un'inchiesta sulle condizioni degli alloggi. Il degrado materiale e la corruzione morale vennero addotti a pretesto per allontanare gli abitanti, radere al suolo, rifare il trucco alla città borghese. Gli immobili furono espropriati e, nel giro di due mesi, i residenti furono evacuati. Demolite le superfetazioni, però, non ci si contentò di ripristinare la piazza medicea: si volle ricavare uno spazio più vasto, sbancando palazzi, chiese e l'intero ghetto. Perfino la Colonna dell'Abbondanza e la vasariana Loggia del Pesce vennero smontate (fig. 11) per far posto ad una piazza immensa, con tanto di arco trionfale, loggiato e, immancabile, un monumento equestre al Re galantuomo, inaugurato nel 1894 (Cresti – Fei 1977). Nello stesso anno, la facciata cinquecentesca del Palazzo arcivescovile venne abbattuta e ricostruita con un arretramento di alcuni metri, per fare più spazio al Battistero. Nel 1898, per frenare le demolizioni, fu costituita l'Associazione in difesa della Firenze antica: la febbre del piccone cominciava a scemare.

Eppure, ancora nel Secondo dopoguerra, la logica razionalista tornava ad abbattersi sulla Spina di Borgo, a Roma. L'asse rettilineo di Marcello Piacentini ed Attilio Spaccarelli, immaginato in epoca fascista per celebrare i Patti lateranensi, prendeva for-

ma travolgendo un intero rione e pregiudicando il concetto berniniano di Piazza San Pietro. In occasione del Giubileo del 1950, Via della Conciliazione era pronta ad accogliere folle di pellegrini, non più sorprese dall'improvvisa apparizione del colonnato in fondo a un dedalo di stradine.

Tutti i pregiudizi di un moribondo accademismo – l'allargamento di strade troppo strette, l'ossequio alla simmetria bilaterale, la separazione delle forme dai luoghi, il trasporto dei motivi architettonici da un edificio all'altro, il decoro sociale che esclude la convivenza fra palazzi e case comuni – sono adoperati tardivamente (...) In questo sconvolgimento, gli elementi della sistemazione berniniana, di cui non si rammentava la conformazione né il funzionamento, scompaiono fisicamente (...) oppure sono marginalizzati (...) Queste manomissioni, dopo oltre mezzo secolo, conservano la loro fragranza e i loro effetti micidiali (Benevolo 2004: 88-89).

3. Bisogna sventrare Napoli!

È in questo contesto che bisogna collocare il Risanamento di Napoli. Una città che aveva perso il suo ruolo di capitale e risentiva, inoltre, di mali atavici: la densità di popolazione, preoccupante nei quartieri antichi dove una famiglia numerosa poteva vivere nell'oscurità di un vano a pianterreno (*'o vascio*); la carenza di fognature, e dunque il ricorso alle fosse biologiche e agli scolli a cielo aperto; la scarsità di acqua, perché la città doveva approvvigionarsi tramite condutture datate ed insufficienti; l'uso di attingere ai pozzi, dove l'acqua potabile si contaminava con le acque nere. Problemi ben noti, che già avevano destato l'attenzione negli ultimi decenni del governo borbonico.

Il Consiglio edilizio, su impulso di Ferdinando II, aveva tracciato le linee guida per una soluzione, nelle *Appuntazioni per lo abbellimento di Napoli* (1839): bisognava alleggerire il peso demografico che gravava sul centro, creando quartieri residenziali ad occidente e quartieri operai ad oriente, lì dove si stavano concentrando gli insediamenti industriali connessi ai servizi del porto. Le zone di espansione situate in collina sarebbero state collegate al centro tramite funicolari. La direttrice est-ovest sarebbe stata rapidamente percorribile tramite una risistemazione del lungomare. In centro, occorreva sbancare interi isolati per creare un sistema viario più lineare; ma si poneva il problema degli edifici conventuali, pietra d'inciampo che la monarchia non voleva intaccare (Buccaro 1985).

I primi interventi videro la luce solo dopo l'Unità, con l'apertura di Via Bellini (un successo a metà, considerato che sul lato sud rimase sbarrata dal palazzo del barone Tomasi) e l'allargamento di Via Duomo (ma per il prolungamento fino alla Marina bisognerà aspettare il 1880, con la parziale demolizione di San Giorgio Maggiore). Esigenze di circolazione determinarono, sul lato orientale, la realizzazione di Corso Garibaldi mentre, sull'altro versante, occorreva completare quel Corso Maria Teresa che, ribattezzato Vittorio Emanuele, avrebbe abbracciato l'area di espansione retrostante la Riviera (Alisio 1981: 5-23; Guerriero – Curiale 2019: 15-19). Tra quanti si prodigarono per questa zona di non facile sistemazione – peraltro gravata dal vincolo paesaggistico imposto dal rescritto del 31 maggio 1853 – spiccava la figura di Errico Alvino, un architetto eclettico capace di spaziare dalla facciata neorinascimentale di Santa Maria di Piedigrotta (1853) a quella neogotica della Cattedrale (1876). Nel 1862 Alvino, autore di altri imponenti 'falsi medievali' come il prospetto del Duomo di Amalfi e la Cattedrale di Cerignola (Pane 2016), mise a punto anche il progetto per quella 'colmata' che avrebbe inghiotti-

to la spiaggia di Chiaia, sostituendo uno scenario pittoresco che aveva ispirato poeti e pittori con l'attuale Via Caracciolo.

Il colera del 1884-1887 impresso alla trasformazione urbana di Napoli un'accelerazione notevole. Invero, la città ne aveva sofferto già cinque volte negli ultimi 56 anni; e nemmeno stavolta il male del secolo aveva risparmiato altri capoluoghi italiani (Sorcinelli 1986; Snowden 1995: 11-56). Ma a Napoli, in termini assoluti, il morbo aveva assunto dimensioni straordinarie: si calcola che nel solo 1884, dei 14299 morti in Italia, 6971 fossero partenopei ed altri 1023 residenti in provincia. Ma, considerando i guariti, i casi complessivi erano praticamente il doppio. Altri 2282 campani sarebbero morti nel biennio 1886-1887 (Snowden 1995: 57-178; Tognotti 2000: 253-254). Benché i progressi della batteriologia avessero consentito, proprio negli anni immediatamente precedenti, d'isolare il *Kommabazillen* che causa la misteriosa malattia (Koch 1884), l'opinione pubblica continuava a parlare di miasmi, particelle invisibili che corrompevano l'aria e determinavano l'infezione (Cipolla 1989; Snowden 1995: 179-230; Tognotti 2000: 236-244). Dal punto di vista della prevenzione, la questione era già stata affrontata da Salvatore de Renzi, in una relazione che la facoltà di medicina aveva presentato trent'anni prima al Supremo magistrato di salute:

È tale e tanta l'importanza della pubblica igiene nel colera che taluni riguardano i mezzi igienici come isolatori, e come soli espedienti da sostituirsi ad ogni altro mezzo di preservazione di questa malattia. Ed è certo che le impurità, i miasmi putridi, l'aria stagnante e grave, l'ingombro di molta gente, massime povera, lezzosa, mal nutrita, favoriscono la diffusione del morbo. Date le altre cose eguali le popolazioni povere dimoranti in luoghi malsani prima ne vengono attaccate, più a lungo e con intensità maggiore (de Renzi 1854: 88).

Non era, Napoli, la città degli angiporti oscuri e dei vicoli chiusi? Come poteva non divampare il colera, lì dove ristagnava un'aria pestilenziale e la brezza marina non riusciva a penetrare?

La visita di Umberto I, accompagnato dal sindaco Nicola Amore, doveva essere preludio a una trasformazione colossale dei quattro rioni bassi: Porto, Mercato, Vicaria e Pendino (fig. 14). Qui, bisognava aprire strade ampie per far circolare aria pulita; qui, bisognava alzare il livello di strade e abitazioni, per costruire un efficiente sistema fognario; qui, bisognava proibire l'uso dei pozzi e delle acque infette ed irrorare ogni casa con acqua corrente (fiore all'occhiello della campagna di risanamento, l'Acquedotto del Serino verrà inaugurato già nel 1885). Contestualmente, sul quadrante orientale, dovevano finalmente sorgere nuovi quartieri per decongestionare il centro.

Facili entusiasmi, smascherati da una delle menti più brillanti dell'*élite* partenopea. Matilde Serao, donna di salotti e conversazioni brillanti, conosceva i bassifondi di una città che amava e che, tuttavia, riteneva necessario rifare dalle fondamenta. Benché decantato dai viaggiatori, il 'pittoresco' dei palazzi cadenti e degli eccessi popolari era un alibi da sradicare. Così, ad esempio, riferendosi alla presenza di animali per strada:

In tutte le città civili, queste mandrie di bestie utili ma sporche e puzzolenti, queste vacche non si vedono per le vie: il latte si compra nelle botteghe pulite e bianche di marmi. A Napoli, no: è troppo pittoresco il costume, per abolirlo. Nessun municipio osa farlo. La gran riforma, in venticinque anni, è stata che non potessero girare per le strade i maiali, come prima era permesso (...) Del resto, tutto questo è bellissimo, pel pittore e pel novelliere (...) Ma in realtà è molto, molto crudele che tutto questo esista ancora (Serao 1906: 67, 70, 73).

Allo stesso modo tuonava contro i mercati che ingombrano il passaggio e l'uso di cucinare in strada, che pure le appare una drammatica necessità per chi è condannato a vivere e morire in una sola stanza. Amava il suo popolo, senza snobismo intellettuale ma senza sconti alla superstizione e alla delinquenza. Riconoscendone la dignità, ne deprecava il vizio che, in ultima analisi, le sembrava frutto di una politica incurante e rapace. È ciò che traspare nel suo capolavoro, *Il ventre di Napoli*, memorabile inchiesta sulle usanze ed i mali che affliggono le plebe urbana. Pubblicato a più riprese fino al 1906, lo scritto nasce già nel settembre 1884 come reazione a caldo alla visita delle autorità.

La Scrittrice credeva nello stesso positivismo di Zola, che nel *Ventre de Paris* aveva stabilito una connessione 'scientifica' tra condizioni ambientali e depravazione delle masse. Dunque, non poteva che convenire con quanti accorrevano al capezzale della città malata: bisogna adottare misure radicali, partendo dalla configurazione materiale della città. Ma mise in guardia dai rischi impliciti in un'operazione calata dall'alto, su cui si sarebbero fiondati gli immancabili avvoltoi. «Bisogna sventrare Napoli» aveva sentenziato il primo ministro Agostino Depretis.

Efficace la frase. Voi non lo conoscevate, onorevole Depretis, il ventre di Napoli. Avevate torto, poichè voi siete il governo e il governo deve saper tutto. Non sono fatte pel governo, certamente, le descrizioni colorite di cronisti con intenzioni letterarie, che parlano della via Caracciolo, del mare glauco, del cielo di cobalto, delle signore belle e dei vapori violetti del tramonto: tutta questa rettorichetta a base di golfo e di colline fiorite, di cui noi abbiamo già fatto e oggi continuiamo a fare ammenda onorevole, inginocchiati umilmente innanzi alla patria che soffre; tutta questa minuta e facile letteratura frammentaria, serve per quella parte di pubblico che non vuole essere seccata con racconti di miserie (Serao 1906: 3).

Bisognava dimenticare le canzoni, le delizie da *Grand Tour* e raccontare, finalmente, l'altra parte. Quella che, in fin dei conti, ignorava perfino il Governo centrale, pur disponendo di mille tentacoli e continui rapporti di polizia.

Vi avranno fatto vedere una, due, tre strade dei quartieri bassi e ne avete avuto orrore. Ma non avete visto tutto (...) Sventrare Napoli? Credete che basterà? Vi lusingate che basteranno tre o quattro strade attraverso i quartieri popolari, per salvarli? Vedrete, vedrete, quando gli studî, per questa santa opera di redenzione, saranno compiuti, quale verità fulgidissima risulterà: bisogna rifare (Serao 1906: 5 e 9).

Risanare significava anzitutto sventrare la città-madre, senza alcun moto di pietà filiale: occorreva procedere ad un'impresa colossale e rivoluzionaria. Era chiaro che il colera sarebbe stato l'occasione giusta per portare a termine i progetti abbozzati nei decenni precedenti: ciò che non s'era potuto fare allora, per scarsità di fondi e resistenza della popolazione, adesso diventava attuabile, sull'onda dell'emergenza. Ma sarebbe bastato per sollevare un popolo che, prim'ancora del morbo, soffriva di povertà ed ignoranza?

Il programma di risanamento fu predisposto in soli 15 giorni da Adolfo Giambarda, ingegnere capo della Prima divisione tecnica del Municipio. Presentato il 19 ottobre 1884, riprendeva dalle proposte di Alvino l'idea dei 3 rettifili paralleli, larghi 30 metri come le strade di Parigi e confluenti sulla piazza della stazione. Un reticolato di 16 traverse ortogonali (12 metri) avrebbe ridisegnato completamente la geometria dei quartieri bassi. Per realizzare il sistema fognario, il livello delle strade sarebbe stato innalzato di

circa 3,5 metri sfruttando il materiale delle demolizioni (Alisio 1981: 23-31; Guerriero – Curiale 2019: 23-25).

Frattanto Pasquale Stanislao Mancini, in una lettera al Presidente del Consiglio, enucleò sei punti cardine intorno ai quali doveva ruotare la futura legge speciale. Anzitutto, si trattava di attribuire all'autorità municipale poteri eccezionali in materia di regolamentazione igienica giacché, sul punto, si rilevava una grave lacuna nella legislazione ordinaria. Di contro, l'allora ministro degli affari esteri adduceva il modello britannico delle case operaie e, soprattutto, la legge francese sui *logements insalubres*; ma lo sguardo di Mancini – che proprio a Napoli s'era formato come giurista e come politico – spaziava dalle buone pratiche belghe a quelle tedesche e olandesi (Mancini 1884).

Data l'urgenza, la legge n. 2892 del 15 gennaio 1885 pel risanamento della città di Napoli stabilì un tempistica serrata per l'adozione del piano di bonifica, avanzato dal Comune ed approvato dal Governo; tutte le opere in esso contemplate erano dichiarate di pubblica utilità e, pertanto, legittimavano il procedimento ablatorio (art. 1). Benché il provvedimento legislativo non scendesse nel dettaglio, esso prefigurava una fascia di esproprio ben più ampia rispetto all'area interessata dalle nuove arterie; inoltre, prendeva in considerazione l'innalzamento di nuove abitazioni in luogo di quelle demolite. L'esecuzione dei lavori fu affidata all'autorità locale, che si sarebbe occupata di indennizzare gli espropriati e di siglare i contratti con le imprese edilizie (art. 8). Per far fronte alle spese, veniva costituito un fondo speciale in cui confluivano i 100 milioni promessi dallo Stato (art. 7): si trattava di una somma virtuale, da raccogliere tramite l'emissione di titoli di Stato (art. 2). Rispetto alla disciplina generale sugli espropri, la legge introduceva un criterio *ad hoc* per determinare il valore dell'indennizzo (dato dalla somma del valore di mercato e della redditività dell'immobile) e la possibilità di abbreviare i termini per l'esproprio (art. 13). Come suggeriva Mancini, il sindaco otteneva il potere temporaneo di emettere ordinanze in materia di igiene, disponendo l'abbandono o il risanamento delle abitazioni malsane, la chiusura dei pozzi e delle cisterne infette, il rifacimento dei canali di scarico, l'obbligo di allacciarsi all'acqua potabile (art. 16). Pensata come normativa d'emergenza per la città più popolosa d'Italia, la legge prefigurava una parziale estensione dei suoi contenuti ad altri comuni che ne avessero fatto richiesta: dovevano tuttavia sussistere «condizioni di insalubrità» manifeste, per cui i benefici non sarebbero stati accordati a scopo di mero abbellimento (art. 18).

Sin da subito emerse il problema della speculazione, che stava moltiplicando il valore dei terreni e, quindi, il peso delle indennità. «La febbre dell'acquisto dei terreni su larga scala ha invaso gli speculatori, sonosi comprati fondi decuplicandone il valore e ciò doveva menare ad un aumento sensibile dei prezzi di rivendita delle aree edificabili» rilevava lo stesso Giambarba (Proposte e documenti 1887: 103). Era l'effetto indesiderato di un'operazione che ingolosiva l'appetito degli investitori. I 100 milioni previsti dalla legge apparvero ben presto insufficienti né lo Stato intese integrare la somma, esplicitando che il maggior costo sarebbe ricaduto sulle finanze municipali. Complici i rilievi tecnici mossi dal governo e la caduta del Sindaco, all'iniziale fervore subentrò una fase di stallo, nelle cui more il valore degli immobili continuava a lievitare. Cominciò a balenare l'idea che le perdite potessero rivelarsi ingenti e addirittura incalcolabili, cosicché conveniva spostare il rischio d'impresa su una società anonima che potesse attirare capitali privati. Su di essa dovevano ricadere gli oneri di espropriazione, la demolizione e la seguente ricostruzione di edifici e infrastrutture. In compenso, avrebbe ottenuto l'intera concessione per un'area di 980686,76 mq, da retribuire però a cottimo. Essa avrebbe ricevuto, altresì, la titolarità dei suoli di risulta, dai quali avrebbe potuto trarre guadagno. I

rapporti tra l'amministrazione appaltante ed il concessionario sarebbero stati regolati da un contratto meticoloso (Alisio 1981: 35-49; il testo del contratto, concluso il 3 ottobre 1888, si legge in Guerriero – Curiale 2019: 291-357).

Espletata la gara d'appalto, vinta da un consorzio di imprese estranee alla realtà partenopea, il 15 dicembre 1888 fu fondata la Società pel Risanamento di Napoli, che s'impegnava a concludere i lavori nel volgere di 10 anni. Ufficialmente, essi ebbero inizio il 15 giugno 1889; ma, pochi mesi più tardi, il crollo di una palazzina di recentissima fabbricazione, con la perdita di alcune vite umane, accese la polemica contro un'impresa che costruiva in modo affrettato 'case di carta pesta e di paglia' (ma cfr. il giudizio positivo recentemente espresso da Manzo 2018: 118-121). La società, più volte in sofferenza, finì per realizzare assai meno del previsto, e in tempi più lunghi, tanto che il Comune fu costretto a ridimensionare le richieste ed il legislatore dovette intervenire per apportare sussidi pubblici, finanziamenti bancari e nuove regole in materia di espropriazione e vigilanza (legge n. 290 del 7 luglio 1902, R.D. n. 27 del 14 gennaio 1904 e legge n. 783 del 12 luglio 1912). La logica dell'emergenza finì per stemperarsi in quella della proroga a oltranza. I lavori terminarono soltanto nel 1927 (Manzo 2018: 117-118; Guerriero – Curiale 2019: 25-28).

Le agevolazioni concesse ad un'impresa privata sono indicative di come un intervento di pubblica utilità si fosse trasformato in un'operazione di speculazione edilizia. Il criterio, d'altra parte, s'inquadrava assai bene nei provvedimenti dell'epoca ridotti ad un compromesso tra proprietà immobiliare e pubbliche amministrazioni, le quali rinunciavano, per tale via, al controllo delle città, riservandosi soltanto le strade e gli impianti e garantendo l'uso privatistico dei lotti edificabili (Alisio 1981: 50).

Le istanze sociali, pur declamate, cedevano il passo alle preoccupazioni di bilancio. Il Risanamento non era un buon affare e le autorità avevano declinato volentieri ogni responsabilità diretta. Ma l'iniziativa privata si dimostrava incapace di un'opera faraonica. Lo Stato, del resto, non poteva permettersi che il fallimento della Società, complice il collasso del sistema bancario, affossasse completamente il progetto: perciò, fu costretto ad intervenire per salvare almeno la faccia.

Dietro il piano c'è infatti un impegno finanziario senza precedenti per il governo italiano e uno sforzo eccezionale di elaborazione da parte dei funzionari del costituendo 'stato sanitario': fondato su di una colossale indagine statistica (sociale e sanitaria), il programma non deve soltanto risolvere i problemi di Napoli, ma soprattutto deve offrire al paese uno schema esemplare, sul quale basare procedure e tecniche per il futuro. Tra bancarotta e scandali, il fallimento (...) si consumerà lentamente, trascinando nella pubblica ignominia l'intero piano (Zucconi 1999: 16).

Dei tre rettifili vagheggiati da Giambarba ne rimase uno, ridotto a 27 metri, mentre il reticolato delle traverse fu appena abbozzato (fig. 15). Soprattutto, vennero meno tutti gli edifici pubblici, come scuole e ospedali, con l'eccezione di una Borsa praticamente inutilizzata (fig. 16) e dell'Università, giustapposta al vecchio edificio del Collegio Massimo (fig. 17).

L'altra faccia di quei decenni fu il grande affare realizzato da società romane e torinesi nelle zone più appetibili, fuori dal perimetro del Risanamento, ivi compreso quel 'Rione della Bellezza' che faceva tabula rasa delle umili abitazioni sulla costa di Santa Lucia.

Poste che si dovevano abbattere (...) tutte le case pittoresche e sporchissime dell'antico rione (...) e si era preoccupati dove si sarebbero alloggiati quei pescatori di polipi, quelle venditrici di acqua solfurea, quegli intrecciatori di nasse, quei sommozzatori o palombari, si pensò e si costruì, sulla lingua di terra che parte dalla sinistra di Castel dell'Uovo, un gruppo di casette a un piano, sulla riva del mare (...) costano diciotto lire, una stanzetta con la cucina, e ventisette lire due stanzette con la cucina. Irrisione! Nonsense! Non vi è pescatore, non vi è palombaro, non vi è barcaiolo di santa Lucia che guadagni più di venticinque o trenta soldi al giorno e volete che ne spenda diciassette soldi, al giorno, solo per la casa? (...) come era naturale, non un solo luciano, non una sola luciana è andata ad abitare al Borgo Marinai (...) man mano, si sono ritirati più indietro, nelle medesime catapecchie, e scacciati dalle demolizioni, sono rientrati, rientrano la notte ad abitare le rovine, e si gittano alle ginocchia dei demolitori, per non essere perseguitati dalle guardie, dai carabinieri, e piangono, e gridano, e urlano, non vogliono andare via, non sanno andar via e alcuni di essi, o pietà grande, abitano, adesso, nelle grotte onde è forato il monte Echia (Serao 1906: 117-118).

Scene di un lutto difficile da elaborare che abbiamo visto ripetersi nello scenario di tante new towns, troppo diverse dal luogo d'origine per essere riconosciute come una 'casa' (Musolino 2012).

Intanto, dirimpetto, sotto il forte Ovo, il Borgo Marinai scintilla di lumi che si riflettono nelle acque del mare. Chi vi abita, chi vi vive, mai? Pittori che scelsero quei quartini per istudio, poiché il posto è pittoresco (Serao 1906: 119).

Il punto è che, nel vortice degli appalti truccati e del clientelismo svelato dalla Commissione Saredo tra il 1900 ed il 1902 (Barbagallo 2010: 52-78; Dickie 2014: 235-241), la nuova Napoli collinare era divenuta un corpo estraneo al suo contrappunto orientale: quei quartieri destinati al proletariato che, al Vasto e all'Arenaccia, nascevano già decrepiti e, comunque, inaccessibili ai veri pezzenti. Qui, si radicavano rapidamente tutti i mali del passato. Nei rioni bassi, invece, era cambiato poco. Il Rettifilo si era rivelato nient'altro che un paravento:

Niuno dubbio che, dopo vent'anni, la impressione estetica sia mutata completamente. La piazza della Stazione (...) ha una vastità degna di una metropoli (...) Entrando, poi, nel Rettifilo, l'occhio un po' distratto (...) scorrendo rapidamente, finisce per avere un senso di ammirazione (...) Il Rettifilo era, doveva essere, dovrebbe essere l'apportatore dell'aria, della salute, della pulizia a migliaia e migliaia di popolani: il suo ufficio, realizzando una idealità di carità civile che vollero Umberto I, Agostino Depretis e Nicola Amore, era quello di vincere la malattia e la morte (...) E allora, per chi abbia anima sensibile, questa strada (...) è l'emblema della solidarietà umana che, dall'alto del trono (...) sente la necessità di elevare prima fisicamente e poi moralmente il popolo (...) Eppure, questa illusione non resisterebbe a una osservazione più minuta (...) cercate di ficcar l'occhio ai fianchi, alle spalle, e subito dietro, a otto o dieci metri, ecco, di nuovo, un affogamento di topaie, dalle cui finestrette pendono i cenci più indecenti (...) dietro il Rettifilo, vicoletti sinuosi, vicoletti neri, angoli ove due o tre vicoli s'intersecano, dirrupandosi, tutto un disegno bislacco e grottesco, accanto, sì, accanto, alle altitudini superbe dei nuovi palazzi (Serao 1906: 88 e 91-95).

A due decenni dall'epidemia, l'Autrice giudicò il Risanamento un'occasione mancata: pur riconoscendo la nobiltà di chi lo promosse, valutò i risultati al di sotto degli obiettivi.

Sapete cosa è accaduto? Che il popolo, non potendo abitare il Rettifilo, di cui le pigioni sono molto care (...) è stato respinto, respinto, dietro il paravento! Così, sì, è accalcato molto più di prima (...) questo popolo non resiste agli antichi istinti (...) e tre o quattro grandi o piccoli quartieri di case per il popolo sono sorti, e ciò è stato fatto con tale imprevidenza, con tale ignoranza presuntuosa, con tali calcoli sbagliati, che questi quartieri non sono serviti a nulla, a nulla, e sorgono, nei sobborghi della città (...) enormi, massicci, brutti, già lerci, già quasi cadenti, mentre il popolo non vi abita! (...) nel Quartiere Orientale non abitano, dunque, che gli operai eleganti, diciamo così, e tutta la piccola borghesia (...) borghesia lavoratrice, onesta, ma, come si vede, molto povera, per la sua condizione: borghesia, non altro che borghesia, nelle case del popolo, ma popolo, niente, popolo, mai! (...) in questi caravanserragli già tutti deturpati, dall'aspetto già sconquassato, dalle macchie di sudiceria trapelanti dai muri, dai vetri già appannati e dalle cui finestre, come nei quartieri antichi, pendono le biancherie di dubbio colore, mal lavate, e i mazzi di pomodoro e i mazzi di agli, in questi derisori caravanserragli che dovevano servire alla rigenerazione fisica e morale del popolo napoletano, si svolgono, ogni giorno, drammi dolorosi venuti, appunto, dalla povertà e dalle degenerazione (...) una novella vita brulicante e scostumata come nei vecchi quartieri (Serao 1906: 111-113, 116-117 e 121-123).

Non era più tempo, però, di leggi speciali ed interventi grandiosi: il riscatto di Napoli sarebbe passato attraverso la normalizzazione, l'onestà degli amministratori e la presenza delle istituzioni. Oggetto di cura costante, i quartieri umili non avrebbero più dovuto essere terra di nessuno. Una serie di interventi modesti ma concreti – affitti calmierati, alloggi popolari, nettezza urbana, luce acqua e gas anche nei vicoli più oscuri – sarebbe bastata ad avviare «la soluzione del grande problema, senza milioni, senza società, senza intraprese» (Serao 1906: 134).

4. Col senno di poi: bilancio di una stagione e questioni attuali

Non è difficile accorgersi di quanta distanza separi questa sete di normalità dalle opinioni radicali espresse dalla stessa autrice nel 1884: sintomo di disinganno, ma anche maturità di pensiero che ci trova sostanzialmente d'accordo. È chiaro, però, che quella stagione ha lasciato alcune tracce positive, entrate a buon diritto nel patrimonio partenopeo: è certamente il caso della Galleria Umberto I, realizzata tra il 1887 ed il 1890 su progetto di Emmanuele Rocco (fig. 18). E tuttavia, a fronte di queste acquisizioni, un'altra Napoli è stata irrimediabilmente smarrita. Ma se il piano iniziale fosse stato applicato, gli effetti sarebbero stati ben più disastrosi e quella tipicità, oggi tanto apprezzata, sarebbe stata sacrificata sull'altare di una regolarità fredda e, in fin dei conti, anonima.

Era il tributo che esigevano la ragione positivista e l'ossessione igienica del sec. XIX, dal cui connubio era sorta l'ingegneria sanitaria (Zucconi 1999: 23-47). Va poi rilevato che, una volta sfatata l'eziologia miasmatica secondo cui l'agente patogeno allignerebbe nell'aria, l'efficacia delle misure di sbancamento in relazione al colera ne esce notevolmente ridimensionata; la loro utilità può essere apprezzata, semmai, in via indiretta. Ben più utili le opere idrauliche, perché è proprio l'acqua il principale veicolo del batte-

rio. Insomma, col senno di poi, gran parte delle demolizioni poteva essere evitata. D'altra parte, quei lavori non valsero a scongiurare l'ondata epidemica del biennio 1910-1911 (Snowden 1995: 231-359).

A prendere sul serio la responsabilità soggettiva, anche l'equazione criminologica tra abbattimento dell'antico e sradicamento della delinquenza suscita fondate perplessità, come se l'illegalità non possa prosperare in ambienti salubri o appena imbiancati. È una visione deterministica, molto in voga in quegli anni, la quale nega il reato come problema morale:

L'estesa viabilità, le strade ferrate, le ferrovie economiche, i tramways, l'infiltrarsi delle borgate, come nota il Lombroso, spengono le associazioni di malfattori (...) E così la fabbricazione di case e vie ampie, la estesa illuminazione notturna, la soppressione dei ghetti prevengono molto meglio delle guardie di P.S. le grassazioni, i furti, il manutengolismo, le ricettazioni dolose (Ferri 1880: 45).

È vero che miseria e degrado urbano alimentano il disagio sociale e, indirettamente, possono favorire la devianza: ma da qui a concludere che lo sventramento possa fungere da sostitutivo penale ce ne passa. Il vicolo non è lo specchio nero dell'anima. Ed anzi il Risanamento fu l'occasione migliore per finanziare il malaffare.

C'è da chiedersi, inoltre, se la modernizzazione forzata che animava simili iniziative – la quale troverà l'apice nell'industrialismo di Nitti e della 'sua' legge n. 351 dell'8 luglio 1904 per il Risorgimento economico della città di Napoli (Verrastro 2021) – abbia assecondato la vocazione reale della città o, piuttosto, abbia rischiato di comprometterla in nome del progresso. La dismissione dello stabilimento siderurgico di Bagnoli (1905-1992) e le enormi conseguenze in termini sia occupazionali che ambientali pongono dubbi inquietanti sulle strategie di sviluppo di allora e di adesso. E, tuttavia, è innegabile che si sia trattato di misure audaci, capaci di segnare un'epoca (Zucconi 1999: 49-54).

Gli sventramenti del sec. XIX si sono abbattuti sulle città in modo tanto implacabile perché gli ordinamenti coevi, a stento, concepivano la tutela del 'monumento', inteso come singolo manufatto di eccellente rilievo storico, artistico o archeologico (Brunialti 1901: 323). E in effetti, negli anni del Risanamento, a Napoli operava una Commissione permanente per la conservazione dei monumenti municipali, istituita nel 1874: ma, nonostante la sua pugnace attività in difesa di questa o quell'opera, essa non mostrò la consapevolezza di dover preservare un contesto. Ad ogni modo, essa non riuscì ad evitare perdite dolorose, come ad esempio la demolizione di ben 63 chiese (Guerriero – Curiale 2019: 28-30).

Tuttavia, bisogna ammettere che la cementificazione del Secondo dopoguerra – quella consumata negli anni di Achille Lauro e Mario Ottieri – avrebbe sfigurato la città in modo ben più spregiudicato. Priva di qualsivoglia senso estetico, pur presente nell'architettura di fine Ottocento, quella stagione ci ha consegnato strutture ciclopiche, paesaggisticamente invasive e condannate ad una rapida obsolescenza. E così, nel cuore di Napoli, vediamo ancora oggi lo scandalo del grattacielo di Via Medina (1957) o del palazzo di Piazza Mercato (1958). È quanto denunciato da Francesco Rosi, nel lungometraggio *Le mani sulla città* (1963). Fino al Convegno di Gubbio (1960) e alla Carta di Venezia (1964), in Italia, l'idea che un 'centro storico' sia meritevole di tutela in quanto bene culturale d'insieme risulta del tutto assente; il diritto positivo ne ha accolto la nozione solo con la legge ponte n. 765 del 6 agosto 1967 (Volpe 2013: 129-147).

Nel 1995, il Comitato UNESCO ha iscritto il centro storico partenopeo nel *World Heritage List* con la seguente motivazione:

è una delle città più antiche d'Europa, il cui tessuto urbano contemporaneo preserva gli elementi della sua lunga e importante storia ricca di avvenimenti. I tracciati delle sue strade, la ricchezza dei suoi edifici storici caratterizzanti epoche diverse conferiscono al sito un valore universale senza uguali, che ha esercitato una profonda influenza su gran parte dell'Europa e al di là dei confini di questa.

È l'impronta greca dei cardini e dei decumani su cui s'è intrecciata la città medievale e moderna. Perderla, sarebbe stato un depauperamento. La sfida è quella di coniugare la conservazione di un patrimonio immenso, sia materiale che immateriale, con la qualità della vita dei residenti. Questo centro deve restare vitale, aprendosi al turismo senza venderci l'anima (Esposito 2023).

Appendice normativa

Loi du 16 septembre 1807 relative au dessèchement des marais

Art. 50

Lorsqu'un propriétaire fait volontairement démolir sa maison, lorsqu'il est forcé de la démolir pour cause de vétusté, il n'a droit à l'indemnité que pour la valeur du terrain délaissé, si l'alignement qui lui est donné par les autorités compétentes le force à reculer sa construction.

Art. 51

Les maisons et bâtiments dont il serait nécessaire de faire démolir et d'enlever une portion, pour cause d'utilité publique légalement reconnue, seront acquis en entier si le propriétaire l'exige, sauf à l'administration publique ou aux communes à revendre les portions de bâtiments ainsi acquises et qui ne seront pas nécessaires pour l'exécution du plan. La cession par le propriétaire à l'administration publique ou à la commune, et la revente, seront effectuées d'après un décret rendu en conseil d'État, sur le rapport du ministre de l'Intérieur, dans les formes prescrites par la loi.

Art. 52

Dans les villes, les alignements pour l'ouverture des nouvelles rues, pour l'élargissement des anciennes qui ne font point partie d'une grande route, ou pour tout autre objet d'utilité publique, seront donnés par les maires, conformément au plan dont les projets auront été adressés aux préfets, transmis avec leur avis au ministre de l'intérieur et arrêtés en Conseil d'Etat.

En cas de réclamation de tiers intéressés, il sera de même statué en Conseil d'Etat sur le rapport du ministre de l'intérieur.

Décret du 26 mars 1852 relatif aux rues de Paris

Art. 2

Dans tout projet d'expropriation pour l'élargissement, le redressement ou la formation des rues de Paris, l'administration aura la faculté de comprendre la totalité des immeubles atteints, lorsqu'elle jugera que les parties restantes ne sont pas d'une étendue ou d'une forme qui permette d'y élever des constructions salubres. Elle pourra pareillement comprendre dans l'expropriation, des immeubles en dehors des alignements, lorsque leur acquisition sera nécessaire pour la suppression d'anciennes voies publiques jugées inutiles. Les parcelles de terrain acquises en dehors des alignements, et non susceptibles de recevoir des constructions salubres, seront réunies aux propriétés contigues, soit à l'amiable, soit par l'expropriation de ces propriétés, conformément à l'article 55 de la loi du 16 septembre 1807. La fixation du prix de ces terrains sera faite suivant les mêmes formes, et devant la même juridiction que celle des expropriations ordinaires. L'article 58 de la loi du 3 mai 1841 est applicable à tous les actes et contrats relatifs aux terrains acquis pour la voie publique par simple mesure de voirie.

Art. 3

A l'avenir, l'étude de tout plan d'alignement de rue devra nécessairement comprendre le nivellement; celui-ci sera soumis à toutes les formalités qui régissent l'alignement. Tout constructeur de maisons, avant de se mettre à l'œuvre, devra demander l'alignement et le nivellement de la voie publique au devant de son terrain et s'y conformer.

Art. 5

La façade des maisons sera constamment tenue en bon état de propreté. Eifes seront grattées, repeintes ou badigeonnées, au moins une fois tous dix ans, sur

l'injonction qui sera faite au propriétaire par l'autorité municipale. Les contrevenants seront passibles d'une amende qui ne pourra excéder cent francs.

Art. 6

Toute construction nouvelle dans une rue pourvue d'égouts devra être disposée de manière à y conduire ses eaux pluviales et ménagères. La même disposition sera prise pour toute maison ancienne en cas de grosses réparations, et, en tout cas, avant dix ans.

Legge n. 2359 del 26 giugno 1865: espropriazioni per causa di utilità pubblica

Art. 83

Ogni monumento storico o di antichità nazionale che abbia la natura d'immobile, e la cui conservazione pericolasse continuando ad essere posseduto da qualche corpo morale o da un privato cittadino, può essere acquistato dallo Stato, dalle Province e dai Comuni in via di espropriazione per causa di pubblica utilità.

Art. 86

I Comuni, in cui trovasi riunita una popolazione di diecimila abitanti almeno, potranno, per causa di pubblico vantaggio determinata da attuale bisogno di provvedere alla salubrità ed alle necessarie comunicazioni, fare un piano regolatore, nel quale siano tracciate le linee da osservarsi nella ricostruzione di quella parte dell'abitato in cui sia da rimediare alla viziosa disposizione degli edifici, per raggiungere l'intento.

Art. 87

I progetti dei piani regolatori debbono essere fatti pubblici a cura del Sindaco, a norma degli artt. 17 e 18, ed essere adottati dal Consiglio comunale, il quale delibera sulle opposizioni che fossero presentate.

Se il Consiglio comunale respinge le opposizioni, la Deputazione Provinciale (124) è chiamata a dar parere sul merito del progetto e delle opposizioni.

I piani regolatori sono approvati a norma dell'art. 12, sentito il Consiglio superiore dei lavori pubblici ed anche il Consiglio provinciale di sanità, ove occorra.

Nel decreto di approvazione sarà determinato il tempo, non maggiore d'anni 25, entro il quale si dovrà eseguire il piano.

Art. 89

Diventato definitivo il piano, dal giorno della sua pubblicazione i proprietari dei terreni e degli edifici in esso compresi, volendo far nuove costruzioni o riedificare o modificare quelle esistenti, sia per volontà loro, sia per necessità, debbono uniformarsi alle norme tracciate nel piano.

Art. 92

L'approvazione del piano regolatore equivale ad una dichiarazione di pubblica utilità, e potrà dar luogo alle espropriazioni delle proprietà nel medesimo comprese, osservate le prescrizioni della presente legge.

Art. 93

I Comuni nei quali sia dimostrata la attuale necessità di estendere l'abitato, potranno adottare un piano regolatore di ampliamento in cui siano tracciate le norme da osservarsi nella edificazione di nuovi edifici, a fine di provvedere alla salubrità dell'abitato, ed alla più sicura, comoda e decorosa sua disposizione.

A questi piani sono applicabili le disposizioni del precedente capo.

Legge n. 2892 del 15 gennaio 1885 pel risanamento della città di Napoli

Art. 1

Sono dichiarate di pubblica utilità tutte le opere necessarie al risanamento della città di Napoli, giusta il piano che, in seguito a proposta del municipio, sarà approvato per Regio Decreto. La proposta del municipio sarà fatta nel termine di

un mese dalla pubblicazione della presente legge. Il governo del Re approverà il piano fra tre mesi dalla stessa data.

L'esecuzione delle opere sarà affidata al municipio.

Art. 2

Per provvedere alla spesa dei lavori di cui all'articolo precedente, saranno emessi titoli speciali di rendita ammortizzabili, per ottenere il capitale effettivo di 100 milioni di lire, osservando le prescrizioni degli articoli seguenti.

Art. 7

Saranno versate nelle casse del tesoriere provinciale di Napoli, costituendone un fondo speciale di cui si terrà conto a parte:

- a) il capitale di 100 milioni ricavato dalla emissione dei titoli suddetti;
- b) le somme che saranno contribuite da altri enti morali per il bonificamento di cui all'articolo 1, in aggiunta ai 100 milioni, e le somme ricavate dalla vendita dei materiali provenienti dalle demolizioni od altro.

Art. 8

I contratti per le espropriazioni, per la esecuzione delle nuove opere e tutti gli atti relativi saranno stipulati dal municipio; e diverranno esecutivi quando il ministero dell'interno li abbia approvati.

Art. 13

Nel piano, di cui all'articolo 1, sarà determinata l'area di zone, laterali alle nuove strade, che il municipio potrà espropriare per pubblica utilità.

I termini stabiliti dalla legge 25 giugno 1865, n. 2359, per la procedura delle espropriazioni potranno essere abbreviati con ordinanza del prefetto da pubblicarsi a norma di legge.

L'indennità dovuta ai proprietari degli immobili espropriati sarà determinata sulla media del valore venale e dei fitti coacervati dell'ultimo decennio purché essi abbiano la data certa corrispondente al rispettivo anno di locazione.

In difetto di tali fitti accertati l'indennità sarà fissata sull'imponibile netto agli effetti delle imposte su terreni e su fabbricati. I periti non dovranno, nella stima per l'indennità, tener conto dei miglioramenti e delle spese, fatti dopo la pubblicazione ufficiale del piano di risanamento.

Art. 16

Il sindaco di Napoli potrà, nel primo biennio dopo la promulgazione della presente legge, per ordinanza da pubblicarsi nei modi legali, emanare tutti i provvedimenti necessari:

- a) per chiusura o risanamento di case insalubri;
- b) per soppressione di pozzi o cisterne che sieno per causa permanente pericolosi alla salute dei cittadini;
- c) per rimozione di cause d'insalubrità dalle acque o dalle abitazioni;
- d) per chiusura o rifazione di ogni canale o tubo di scarico delle case, o per obbligo a costruirli;
- e) per obbligo al proprietario, il cui immobile manchi di acqua potabile, di fornirsene in determinato tempo;
- f) per obbligo al proprietario di non impedire al condomino o all'inquilino che lo chiese, il passaggio di tubi conduttori di acqua;
- g) per multe a carico dei contravventori, le quali potranno estendersi fino al doppio della somma occorrente per l'esecuzione del lavoro ordinato;
- h) per esecuzione dei lavori a carico dei contravventori.

Art. 18

Ai comuni che ne faranno richiesta nel termine di un anno dalla pubblicazione della presente legge, potranno essere estese, per Decreto Regio, udito il consiglio di Stato, tutte o parte delle disposizioni contenute negli articoli 12, 13, 15, 16 e 17,

qualora le condizioni d'insalubrità delle abitazioni o della fognatura e delle acque ne facessero manifesto bisogno.

La richiesta dovrà essere accompagnata dalla proposta delle opere necessarie al risanamento.

Lo stesso Regio Decreto conterrà la dichiarazione di pubblica utilità per le opere approvate.

A comporre la giunta di cui all'art. 17, potrà essere chiamato un giudice di tribunale od il pretore nei comuni che non sono sede di corte d'appello.

Appendice iconografica



Fig. 1 – L. Gaultier, *Vue de Paris* (1607)
https://it.wikipedia.org/wiki/File:Perspective_View_of_Paris_in_1607_Fac_simile_of_a_Copper_plate_by_Leonard_Gaultier_Collection_of_M_Guenebault_Paris_2.png



Fig. 2 – C. Marville, *La rue du Jardinnet* (ante 1866)
<https://www.pinterest.com/pin/740068151262248165/>



Fig. 3 – Parigi, Arc de triomphe de l'Étoile, costruito tra il 1806 ed il 1836 su progetto di J. Chalgrin
<https://www.franciaturismo.net/parigi/cosa-vedere-parigi/arco-di-trionfo/>



Fig. 4 – C. Marville, *Boulevard Haussmann*, (post 1857)
https://it.m.wikipedia.org/wiki/File:Charles_Marville,_Boulevard_Haussmann,_de_la_rue_Miromesnil,_ca._1853%E2%80%931857.jpg



Fig. 5 - A. Yvon, *Napoléon III remettant au baron Haussmann le décret d'annexion des communes limitrophes le 16 février 1859* (1865)
[Fichier:Adolphe Yvon - Haussmann présente à l'Empereur le plan d'annexion des Communes.jpg — Wikipédia](#)



Fig. 6 – G. Caillebotte, *Jour de pluie à Paris* (1877)
<https://www.artic.edu/artworks/20684/paris-street-rainy-day>



Fig. 7 – C. Marville, *Démolitions entre Rue de l'Échelle and Rue Saint-Augustin* (1877)
[https://it.m.wikipedia.org/wiki/File:Between Rue de l'Échelle and Rue Saint-Augustin - demolition.jpg](https://it.m.wikipedia.org/wiki/File:Between_Rue_de_l'Échelle_and_Rue_Saint-Augustin_-_demolition.jpg)



Fig. 8 – Piano Poggi (1865)
https://it.m.wikipedia.org/wiki/File:Piano_Poggi_%28Firenze,_1865%29_-_1.JPG

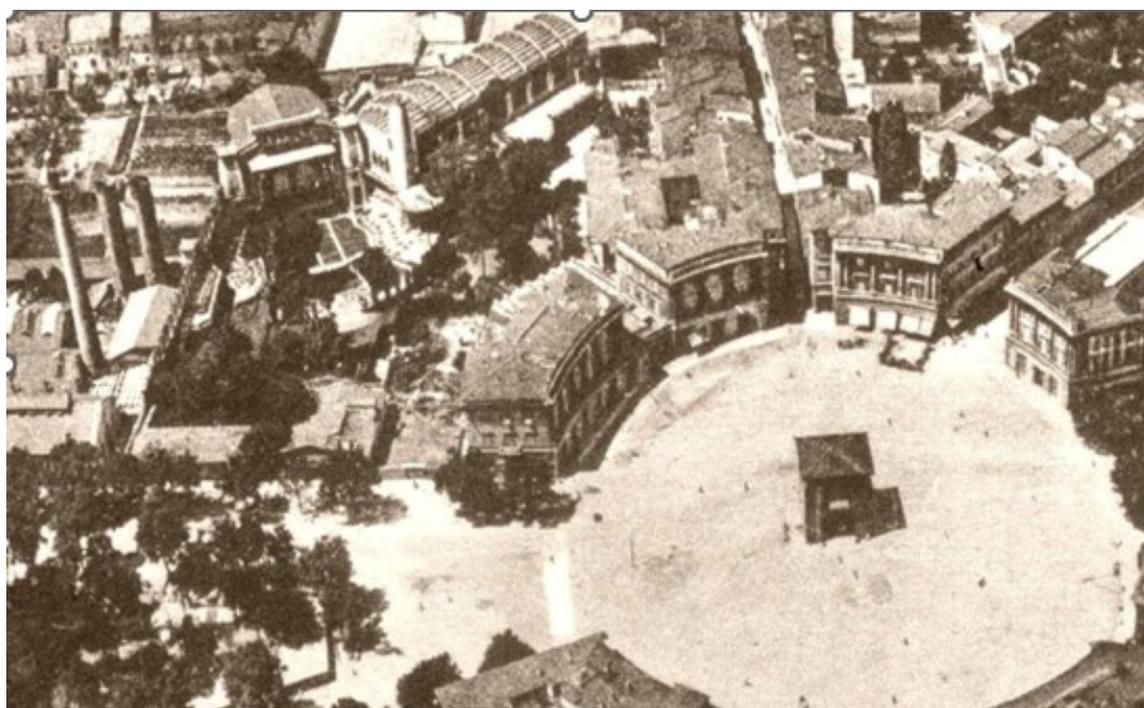


Fig. 9 – Firenze, Piazza Beccaria con, al centro, Porta alla Croce isolata dalle mura
<https://www.loquis.com/it/loquis/34454/Teatro+giardino+Alhambra>



Fig. 10 – T. Signorini, *Mercato vecchio* (1883)

https://it.m.wikipedia.org/wiki/File:Telemaco_Signorini,_Mercato_Vecchio_a_Firenze_1882-83_39x65,5_cm.jpg



Fig. 11 – L'attuale Piazza della Repubblica

https://florence-on-line.com/images/piazza_della_repubblica/piazza-repubblica-florence.jpg

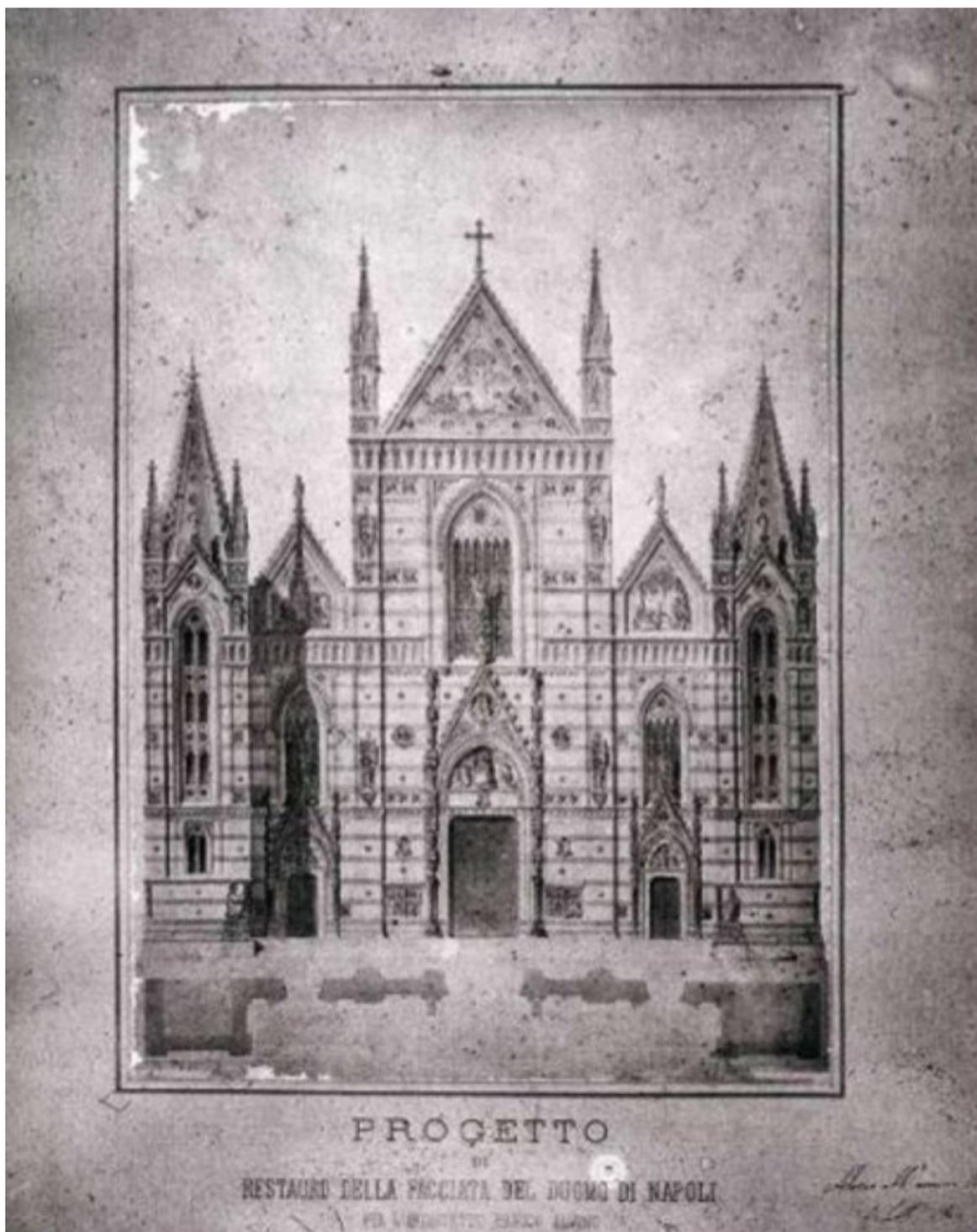


Fig. 12 – E. Alvino, *Progetto di restauro della facciata del Duomo di Napoli* (1876)
<https://www.skyscrapercity.com/threads/%C3%88-giusto-o-no-completare-le-facciate-delle-basiliche-secoli-dopo.1425358/page-18>



Fig. 13 – La Riviera di Chiaia prima della colmata
https://angeloforgione.com/2017/10/13/1884-1904_mare_napoli/



Fig. 14 – A Napoli, la 'Lapide di Pordenone' ricorda la visita del 'Re buono'
https://www.napolitoday.it/blog/1_oro-di-napoli/monumento-pordenone-napoli.html



Fig. 15 – Napoli, Corso Umberto I (il Rettifilo)
<https://storienapoli.it/2020/09/23/risanamento-napoli-sventramento/>



Fig. 16 – Napoli, Piazza Bovio e sede della Borsa
<https://cosedinapoli.com/itinerari/piazza-bovio/>

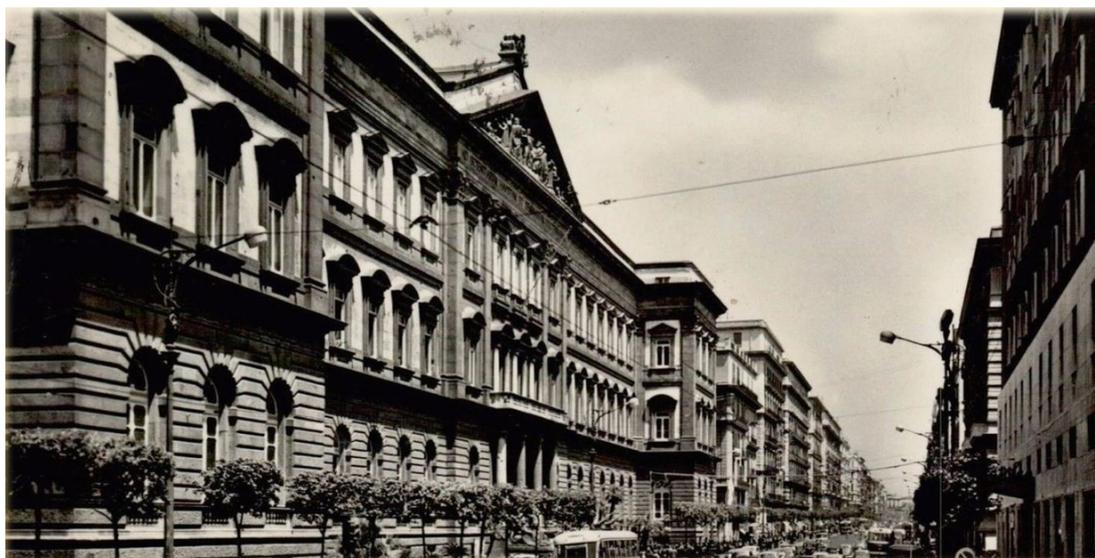


Fig. 17 – Napoli, Sede centrale dell'Università "Federico II", costruita tra il 1897 ed il 1908 su progetto di P. Quaglia e G. Melisurgo
<https://storienapoli.it/2022/02/04/storia-corso-umberto-napoli/>



Fig. 18 – Napoli, Galleria Umberto I, costruita tra il 1887 ed il 1890 su progetto di E. Rocco
https://www.10cose.it/napoli/galleria-umberto-napoli#google_vignette

Bibliografia

- Alisio G., *Napoli e il Risanamento. Recupero di una struttura urbana*, Napoli: ESI.
- Ambrosio G.M. 2021, «L'utopia e i suoi volumi: profili simbolico-politici dell'architettura medioevale e rinascimentale», in *Metabasis. Filosofia e comunicazione*, XVI, n. 31, pp. 1-14 (https://www.metabasis.it/articoli/31/31_Ambrosio.pdf).
- Barbagallo F. 2010, *Storia della camorra*, Roma – Bari: Laterza.
- Benevolo L. 2004, *San Pietro e la città di Roma*, Roma – Bari: Laterza.
- Benevolo L. 2010, *Le origini dell'urbanistica moderna*, Roma – Bari, Laterza.
- Bocquet D. 2013, «Les détours du rattachement: Rome capitale après 1870», in *Villes rattachées, villes reconfigurées. XVIe-XXe siècles*, a cura di D. Turrel, Paris: Presses universitaires François-Rabelais, pp. 203-212.
- Boriani M. – Rossari A. – Rozzi R. 1992, *La Milano del Piano Beruto (1884-1889), Società, urbanistica e architettura nella seconda metà dell'Ottocento*, Milano: Guerini e Associati.
- Borsi F. 1970, *La capitale a Firenze e l'opera di G. Poggi*, Roma: Colombo.
- Brunialti A. 1901, «Monumenti e scavi», in *Enciclopedia giuridica italiana*, Milano: Società editrice libraria, pp. 323-383.
- Buccaro A. 1985, *Istituzioni e trasformazioni urbane nella Napoli dell'Ottocento*, Napoli: ESI.
- Carmona M. 2000, *Hausmann*, Paris: Fayard.
- Chevalier L. 1976, *Classi lavoratrici e classi pericolose. Parigi nella Rivoluzione industriale*, Bari: Laterza.
- Cipolla C.M. 1989, *Miasmi e umori*, Bologna: Il Mulino.
- Cresti C. – Fei S. 1977, «Le vicende del 'risanamento' di Mercato Vecchio a Firenze», in *Storia urbana*, I, pp. 99-126.
- Cuccia G. 1991, *Urbanistica Edilizia Infrastrutture di Roma Capitale (1870-1990)*, Roma – Bari: Laterza.
- de Renzi S. 1854, *Intorno al colera di Napoli del 1854. Relazione della facoltà medica al Soprintendente generale e ad Supremo magistrato di salute*, Napoli: Stabilimento tipografico di Gaetano Nobile.
- Delalleau M.C. 1833, *Traité de l'expropriation pour cause d'utilité publique*, Bruxelles: Librairie de jurisprudence de H. Tarlier.
- Dickie J. 2014, *Onorate Società. L'ascesa della mafia, della camorra e della 'ndrangheta*, Roma – Bari: Laterza.
- Dostoevskij F.M. 2013, *Note invernali su impressioni estive*, Milano: Feltrinelli.

- Esposito A. 2023, *Le case degli altri. La turistificazione del centro di Napoli e le politiche pubbliche al tempo di Airbnb*, Firenze: Editpress.
- Fei S. 1971, *Nascita e sviluppo di Firenze città borghese*, Firenze: G&G.
- Fei S. 1977, *Firenze 1881-1888: la grande operazione urbanistica*, Roma: Officina edizioni.
- Ferri E. 1880, *Dei sostitutivi penale*, Torino: Tipografia Roux e Favale.
- Fusar Poli E. 2006, "La causa della conservazione del bello". *Modelli teorici e statuti giuridici per il patrimonio storico-artistico italiano nel secondo Ottocento*, Milano: Giuffrè.
- Guerriero L. – Curiale F. 2019, *Opera della mente o del caso. Progetti per il risanamento di Napoli (1884-1904)*, Napoli: Fabbrica.
- Haussmann G.E. 1859, «Mémoire présenté par le sénateur préfet de la Seine au Conseil municipal (11 mars 1859)», in *Documents relatifs à l'extension des limites de Paris. Texte établi par Préfecture de la Seine*, Paris: Charles de Mourgues frères, pp. 21-51.
- Hugo V. 1862, *Les misérables*, Paris: Pagnerre.
- Jarro 1884, *Firenze sotterranea. Appunti, ricordi, descrizioni, bozzetti*, Firenze: Tipografia di Mariano Ricci.
- Jordan D.P. 1995, *Transforming Paris: The Life and Labors of Baron Haussman*, New York: The Free Press.
- Koch R. 1884, *Il colera. Conferenza del dottor Robert Koch tenuta all'Imperiale consiglio sanitario a Berlino*, Milano: Treves.
- Kruft H.W. 1990, *Le città utopiche. La città ideale dal XV al XVIII secolo fra utopia e realtà*, Bari: Laterza.
- Lacché L. 1995, *L'espropriazione per pubblica autorità. Amministratori e proprietari nella Francia dell'Ottocento*, Milano: Giuffrè.
- Mancini P.S. 1884, *Pel risanamento e miglioramento edilizio della città di Napoli. Lettera del ministro Mancini a S.E. il Presidente del Consiglio dei ministri con allegati*, Roma: Ippolito Sciolla tipografo del Ministero degli Affari esteri.
- Manzo E. 2018, «Il Risanamento di Napoli. Dal progetto urbano alla scala architettonica», in *Atti e rassegna tecnica della Società degli ingegneri e degli architetti in Torino*, LXXII, n. 1, pp. 113-122, (http://art.siat.torino.it/wp-content/uploads/2018/12/A_RT_LXXII_1_Manzo.pdf).
- Martino E. 1869, *Sull'espropriazione per causa di pubblica utilità. Commento alla legge del 26 giugno 1865, n. 2359*, Milano: Luigi di Giacomo Pirola.
- McAuliffe M.S. 2020, *Paris, City of Dreams. Napoleon III, Baron Haussmann, and the Creation of Paris*, London: Rowman & Littlefield.

- Mercier L.S. 1774, *L'An deux mille quatre cent quarante. Rêve s'il en fut jamais*, Londres
- Meriggi M.G. 2002, *L'invenzione della classe operaia. Conflitti di lavoro, organizzazione del lavoro e della società in Francia intorno al 1848*, Milano: Franco Angeli.
- Mirri M.B., *Per una storia della tutela del patrimonio culturale*, Viterbo: Sette città.
- Musolino M. 2012, *New towns post catastrofe. Dalle utopie urbane alla crisi delle identità*, Milano – Udine: Mimesis.
- Oliva F. 2002, *L'urbanistica di Milano. Quel che resta dei piani urbanistici nella crescita e nella trasformazione della città*, Milano: Hoepli.
- Panattoni R. 2021, *I mercati coperti di Giuseppe Mengoni. Architettura, ingegneria e urbanistica per Firenze Capitale*, Firenze: Firenze University Press.
- Pane A. 2016, «Da Errico Alvino a Lamont Young: percorsi del neomedievalismo a Napoli tra invenzione e restauro», in *Medioevo fantastico. L'invenzione di uno stile nell'architettura tra fine '800 e inizio '900*, a cura di A. Chavarria e G. Zucconi, Firenze: 56-73.
- Pinon P. – Le Boudec B. 2004, *Les plans de Paris – Histoire d'une capitale*, Paris: Le Passage.
- Pinon P. 1996, «Les plans d'alignement comme source cartographique», in *Bulletin du Comité français de cartographie. Histoire de la cartographie*, CXLVIII, pp. 79-87.
- Pinon P. 2002, *Atlas du Paris haussmannien. La ville en héritage du second Empire à nos jours*, Paris: Parigramme.
- Pinon P. 2018, *Le mythe Haussmann*, Paris: Éditions B2.
- Proposte e documenti per la esecuzione del progetto di risanamento delle sezioni Porto, Pendino, Mercato, Vicaria 1887*: Napoli: Stabilimento tipografico Francesco Giannini e figli.
- Regia commissione d'inchiesta per Napoli 1901, *Relazione sull'amministrazione comunale*, Roma: Forzani e C. Tipografi del Senato.
- Roncayolo M. 1989, «Propriété, intérêt public, urbanisme après la Révolution. Les avatars de la législation impériale», in *Les Annales de la Recherche Urbaine*, XLIII, pp. 85-94.
- Rossi G. 2021, «L'an 2440 di Louis-Sébastien Mercier: un'ucronia illuministica alla vigilia della Rivoluzione francese», in *Immaginare il futuro del diritto. Narrazioni utopiche, distopiche e uchroniche*, a cura di G. Rossi, D. Velo Dalbrenta e C. Pedrazza Gorlero, Napoli: ESI, pp. 61-86.
- Russo G. 1960, *Il risanamento e l'ampliamento della città di Napoli*, Napoli: ESI.
- Say J.B. 1819, *Traité d'économie politique, ou simple exposition de la manière dont se forment, se distribuent et se consomment les richesses*, II, Paris: Deterville.
- Serao M. 1906, *Il ventre di Napoli*, Napoli: Francesco Perrella editore.

- Sitte C. 1889, *Der Städtebau nach seinen Künstlerischen Grundsätzen*, Wien: Verlag von Carl Graeser.
- Snowden F.M. 1995, *Naples in the Time of Cholera, 1884-1911*, Cambridge: Cambridge University Press.
- Sorcinelli P. 1986, *Nuove epidemie, antiche paure. Uomini e colera nell'Ottocento*, Milano: Franco Angeli.
- Tarello G. 1976, *Storia della cultura giuridica moderna. Assolutismo e codificazione del diritto*, Bologna: Il Mulino.
- Tedeschi L. – Rabreau D. (curr.), *L'architecture de l'Empire entre France et Italie. Institutions, pratiques professionnelles, questions culturelles et stylistiques (1795-1815)*, Cinisello Balsamo: Silvana editoriale.
- Tognotti E. 2000, *Il mostro asiatico. Storia del colera in Italia*, Roma – Bari: Laterza.
- Verrastro D. 2021, «Nitti e gli interventi speciali per il Mezzogiorno del 1904. Per una comparazione tra il caso napoletano e quello lucano», in *Democrazia e diritti sociali*, II, pp. 43-59, (<https://www.democraziaedirittisociali.it/wp-content/uploads/2022/06/Verrastro.pdf>).
- Volpe G. 2013, *Manuale di diritto dei beni culturali. Storia e attualità*, Padova: Cedam.
- Wieczorek D. 1994, *Camillo Sitte e gli inizi dell'urbanistica moderna*, Milano: Jaca Book.
- Zucconi G. 1999, *La città contesa. Dagli ingegneri sanitari agli urbanisti (1855-1942)*, Milano: Jaca Book.